

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

Extraits du Journal de Marian Halcombe,
formant la suite du récit.

II

(Suite)

Pleinement convaincu que partout où elle irait je devais l'accompagner, la pauvre enfant, — car elle est encore enfant à bien des égards, — se montrait presque heureuse à l'idée qu'elle allait voir les merveilles de Florence, de Rome et de Naples. Quand il a fallu dissiper son illusion et la mettre face à face avec l'âpre et dure vérité, cela m'a saigné le cœur. J'ai dû lui dire qu'aucun homme ne tolère une rivalité, — non pas même une rivalité féminine, — dans les affections de la femme qu'il vient d'épouser: cela du moins (et quoi qu'il puisse en advenir plus tard) dans les premiers temps de leur union.

J'ai dû l'avertir que pour arriver à me faire vivre constamment auprès d'elle, il fallait à tout prix éviter les sentiments de jalousie et de méfiance que sir Percival ne manquerait pas de concevoir contre moi, si je lui apparaissais, au début de leur mariage, comme la confidente élue des plus intimes secrets de sa femme. Il a fallu distiller, goutte à goutte, dans ce cœur pur, dans cet esprit immaculé, l'amertume profanatrice de la sagesse mondaine; tandis que, contre cette misérable tâche, se révoltaient les plus hauts et

les meilleurs sentiments que j'aie en moi.

C'en est fait, maintenant: cette rude, mais inévitable leçon, elle l'a reçue. Les naïves illusions de son enfance s'en sont allées, et c'est ma main qui lui a retiré ce vêtement virginal. Mieux vaut la mienne que celle de cet homme, — voilà toute ma consolation. Moi plutôt que lui, cela vaut mieux.

Donc, des deux propositions, c'est la première qu'on accepte. Ils iront en Italie; et, avec la permission de sir Percival, je dois me préparer, dès qu'ils reviendront en Angleterre, à les rejoindre pour résider ensuite constamment sous leur toit. En d'autres termes, il faudra, pour la première fois de ma vie, solliciter une faveur personnelle, et la solliciter de celui-là même à qui je voudrais le moins, ici-bas, avoir une obligation quelconque. Soit, cependant. Pour Laura, je ferais encore bien autre chose.

(2 décembre.) — Quand je me relis, je m'aperçois que je parle toujours de sir Percival en termes assez peu flatteurs. Vu le tour que les affaires ont pris, je dois et je veux déraciner en moi les préventions défavorables que j'ai conçues contre lui. Je ne saurais dire comment elles s'y sont formées tout d'abord. Au début de nos relations, elles n'existaient certainement pas. Est-ce la répugnance que Laura témoigne à devenir sa femme qui me monte ainsi contre lui? Ou bien, sans le savoir, me serais-je laissée gagner par les préjugés, bien aisés à comprendre, de notre pauvre Hartright? Ou bien encore, serait-ce qu'en dépit des explications de sir Percival, et malgré la preuve que j'ai acquise de leur sincérité, cette lettre d'Anne Catherick m'a laissé un arrière-fond de méfiance dont je ne puis me défaire? Je ne sais, et ne pourrais rendre compte des sentiments qui m'agitent encore.

Une seule chose est bien certaine à mes yeux, c'est qu'il est de mon devoir, —

doublement de mon devoir, à présent, — de ne point faire tort à sir Percival en me méfiant de lui sans raison. Si j'ai contracté l'habitude de le maltraiter invariablement, dans ce que j'écris ici de lui, je dois et veux rompre avec cette tendance indigne de moi, dussé-je, pour en venir là, clore mon "Journal" jusqu'à ce que le mariage ait eu lieu! Je suis sérieusement mécontente de moi-même, — je n'écrirai plus d'aujourd'hui.

(16 décembre.) — Toute une quinzaine s'est écoulée sans que je rouvrisse ces pages. Voici assez longtemps que j'ai quitté mon "Journal" pour le reprendre maintenant, j'espère, dans des dispositions plus saines et plus bienveillantes à l'égard de sir Percival.

Pas grand'chose à noter dans les deux semaines que nous venons de traverser. Les ajustements sont presque tous terminés, et on nous a envoyé de Londres les malles neuves destinées au voyage. La pauvre Laura ne me quitte guère de tout le jour; et, la nuit dernière, comme nous ne pouvions dormir ni l'une ni l'autre, elle est venue se glisser dans mon lit pour y causer plus à l'aise. — "Je vais sitôt vous perdre, Marian! disait-elle; il faut bien profiter de vous pendant que je vous ai encore."

On doit les marier à l'église de Limmeridge; et, grâce au ciel, pas un de nos voisins ne sera invité à la cérémonie. Nous n'aurons que notre vieil ami M. Arnold, lequel viendra de Polesdean pour servir de père à la mariée; l'oncle de Laura est d'une santé beaucoup trop fragile pour se hasarder à mettre le nez dehors, dans une saison aussi rude qu'elle l'est actuellement. Si je n'étais pas bien déterminée à n'envisager désormais que les côtés brillants de notre avenir, l'absence de tout homme de la famille, en ce moment décisif de la vie de Laura, me semblerait de mauvais augure et réveille-

rait mes inquiétudes. Mais j'en ai fini avec ces méfiances, ces pressentiments sinistres, — c'est-à-dire que j'ai renoncé à les consigner, les unes ou les autres, dans les pages de ce "Journal."

(17 décembre.) — Sir Percival est arrivé aujourd'hui, et m'a paru avoir l'air un peu fatigué, un peu inquiet; il cause et rit, cependant, comme un homme à qui nul souci ne pèse. Il apportait avec lui quelques présents réellement beaux, bijoux du meilleur goût, que ma sœur a reçus en toute bonne grâce, et du moins en apparence, avec un calme parfait. L'unique symptôme par lequel se révèle, à mes yeux, le combat qu'elle se livre à elle-même pour garder de tels dehors, en ce temps d'épreuves, est la répugnance soudaine, bien extraordinaire chez elle, qu'elle manifeste pour la solitude. Au lieu de rester ou de rentrer sans cesse dans son appartement, ainsi qu'elle faisait naguère, elle semble craindre d'y demeurer seule. Aujourd'hui, par exemple, lorsque après le "lunch", je suis montée pour prendre mon chapeau (nous allions nous promener), elle m'a, sans nécessité, servi d'escorte. En outre, avant le dîner, pendant notre toilette, elle a laissé ouverte la porte qui sépare nos deux chambres, pour pouvoir continuer à s'entretenir avec moi: — "Occupez-moi toujours, disait-elle; arrangez-vous pour que j'aie toujours quelqu'un près de moi. Ne me laissez pas le temps de penser; c'est maintenant, Marian, tout ce que je vous demande. . . Ne me laissez pas le temps de penser!"

Ce triste changement qui s'est fait en elle semble vraiment la rendre plus attrayante au yeux de sir Percival. Il l'interprète, si j'en juge bien, dans un sens favorable à ses vœux. Il salue, comme un retour de sa beauté, comme un signe de sa gaieté renaissante, la rougeur fiévreuse qui colore ses joues, l'éclat fiévreux qui anime son regard. Aujourd'hui,